
« Le texte postcolonial n'existe pas »

Théorie postcoloniale, études francophones et critique génétique

Dominique Combe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/597>

DOI : 10.4000/genesis.597

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2011

Pagination : 15-28

ISBN : 978-2-84050-804-5

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Dominique Combe, « « Le texte postcolonial n'existe pas » », *Genesis* [En ligne], 33 | 2011, mis en ligne le , consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/597> ; DOI : 10.4000/genesis.597

« Le texte postcolonial n'existe pas » Théorie postcoloniale, études francophones et critique génétique

Dominique Combe

Les études littéraires francophones en Suisse et au Québec donnent une place assez importante à la génétique textuelle, comme le montrent les éditions et travaux consacrés à Charles-Ferdinand Ramuz¹, ou encore à Gaston Miron ou Hubert Aquin. La Belgique maintient une ancienne et forte tradition philologique, dans laquelle se sont illustrés les historiens de la littérature, comme Joseph Hanse, prolongée par les travaux de génétique de Marc Dominicy et de David Gullentops. Le Centre de Recherches sur les Lettres romandes de l'université de Lausanne, le Centre de Recherches sur la Littérature québécoise de l'université de Montréal ont depuis longtemps des programmes d'éditions critiques à partir d'archives, de manuscrits et de bibliothèques d'écrivains, qui se doublent d'une entreprise patrimoniale de conservation des textes et des manuscrits, sous la forme de legs et de dépôts dans les bibliothèques nationales, cantonales ou dans les fondations privées. L'importance accordée à la littérature dans la formation des « communautés imaginées² », des identités culturelles et « nationales », tant au Canada qu'en Suisse et en Belgique, rend cette démarche patrimoniale indispensable. La génétique qui, comme jadis la philologie, participe d'une réflexion critique sur les histoires littéraires « nationales », constitue ainsi un enjeu institutionnel, pour ne pas dire politique, de la recherche³.

Les mêmes enjeux, bien entendu, sont encore plus cruciaux pour les littératures postcoloniales, qui s'inventent comme littératures « nationales » dans les années soixante. La question politique ne cesse d'être débattue depuis les indépendances, en Afrique subsaharienne et au Maghreb, en particulier, pour le domaine francophone⁴. Mais étant

1. Voir par exemple l'édition critique et le commentaire d'*Adam et Ève* par Adrien Pasquali, accompagnés de la transcription diplomatique intégrale du texte et d'une étude approfondie de sa genèse (2 vol., Paris, Minard-Lettres modernes, 1993 et 1997), et plus récemment la remarquable édition des romans sous la direction de Doris Jakubec (2 vol., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005) qui, là encore, s'appuie sur une documentation impressionnante déposée à l'université, et exploitée parallèlement pour une édition monumentale des œuvres complètes aux éditions Slatkine. Ces perspectives génétiques nouvelles ont donné lieu à des travaux très fructueux (par exemple ceux de Rudolf Mahrer, « Quand Ramuz remonte le courant – réécriture des romans en vue des *Œuvres complètes* », *Genesis*, n° 27, 2006, p. 59-71).

2. Benedict Anderson, *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, traduction française, Paris, La Découverte, 2002.

3. Sur le rôle de l'édition dans les littératures nationales, voir Louis Hay, *La Littérature des écrivains, questions de critique génétique*, Paris, Corti, 2002, p. 374-375, à propos de Goethe et de la littérature allemande, ainsi que les travaux de Michel Espagne, *De l'archive au texte, recherches d'histoire génétique*, Paris, PUF, 1998, ou encore : Michel Espagne et Michael Werner, *Philologiques III : Qu'est-ce qu'une littérature nationale ?*, Paris, MSH, 1994.

4. Sur le débat afro-antillais, lancé par la « Contribution au débat sur la poésie nationale » du poète sénégalais David Diop, en 1956, voir notamment *Notre librairie*, n° 83, avril-juin 1986 : « Littératures nationales : mode ou problématique ? » et n° 84, juillet-septembre 1986 : « Littératures nationales : langues et frontières », ainsi que l'essai d'Hamidou Dia, *Poésie africaine et engagement, en hommage à David Diop*, Paris, Acoria, 2003.

donné la situation infiniment précaire de la conservation matérielle des manuscrits et des documents dans ces pays, il n'avait guère été possible jusque-là de produire des études de genèse des littératures francophones postcoloniales. La création de la collection « Planète libre » par l'ITEM, éditée par le CNRS avec le partenariat de différents éditeurs et institutions, est unique en son genre. Associée à une équipe de recherche sur les manuscrits francophones autour de Jean-Joseph Rabearivelo, Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi, Aimé Césaire, Albert Memmi, elle participe d'un projet à la fois patrimonial et critique. Conçu à Paris, mais avec le soutien de l'Agence universitaire de la francophonie (AUF), le projet apporte une importante contribution critique et théorique à la réflexion sur l'invention des littératures nationales. Faisant suite au volume dédié aux œuvres complètes de Jacques Roumain dans la collection « Archivos » sous l'égide de l'AUF, ont ainsi paru un volume des œuvres de Léopold Sédar Senghor, le premier tome de celles de Jean-Joseph Rabearivelo, incluant le journal inédit : *Les Calepins bleus*, tandis que le deuxième tome est déjà en chantier. La publication à venir des œuvres d'Ahmadou Kourouma, de Sony Labou Tansi, d'Aimé Césaire et d'Albert Memmi, conduite par différentes équipes en vue de constituer une « Pléiade » des auteurs francophones postcoloniaux, mais incluant une réflexion sur la genèse, constitue une entreprise originale et sans précédent et, sauf erreur, sans équivalent nulle part ailleurs, non seulement par la démarche mais aussi par la méthode.

Il n'existe aucune entreprise comparable dans le domaine postcolonial anglophone, qu'il s'agisse de travaux sur les littératures de langue anglaise, ou en anglais sur les littératures francophones. On chercherait même vainement des publications significatives sur la genèse des textes qui se revendiquent des études postcoloniales. Curieusement, le fondateur des études postcoloniales, Edward W. Saïd, n'a pas été suivi dans sa fidélité à l'égard de la philologie, en laquelle il voit un humanisme susceptible d'être retourné contre l'Occident lui-même⁵. C'est bien au nom des valeurs humanistes héritées de Vico et transmises jusqu'à Auerbach (dont il a préfacé la traduction de *Mimésis*) que Saïd appelle au « décentrement » de la pensée occidentale. Mais dans le monde anglophone, à l'exception de Saïd, l'histoire du livre et de l'édition dominant largement le champ critique, au détriment de la philologie et, surtout, de la génétique. La question d'un rapport entre la critique génétique et la théorie postcoloniale peut ainsi paraître sans objet.

Mais cette absence même d'une critique génétique postcoloniale, entendue dans un sens large, fait sens et mérite donc d'être interrogée. Pourquoi, en effet, la théorie postcoloniale anglophone et les études francophones divergent-elles à ce point sur la génétique textuelle ? Quels sont les enjeux de cette différence d'approche ?

Les études postcoloniales en France

Pour tenter d'apprécier le sens d'une telle différence d'approche, il faut préciser la situation de la théorie postcoloniale dans la recherche française. Les sciences sociales, en France, ont intégré l'apport de la « théorie postcoloniale » de la pensée anglophone, même si des débats animés, voire des polémiques, continuent à diviser les chercheurs, depuis la publication à la

5. Sur la philologie et la critique génétique : Daniel Ferrer, « Critique génétique et philologie : racine de la différence », *Genesis*, n°30, « Théorie : état des lieux », 2010, p. 21-23.

fin des années quatre-vingt-dix des premières traductions des ouvrages d'Edward W. Saïd⁶, comme en témoignent, récemment encore, l'essai polémique de l'anthropologue africaniste Jean-Loup Amselle⁷ et le pamphlet du politologue Jean-François Bayart⁸. Ainsi, en 2006, a pu être organisé, à Sciences Po, l'un des premiers colloques interdisciplinaires dressant un état des lieux des études postcoloniales en France⁹. Même si les études postcoloniales, loin de faire l'unanimité, suscitent discussions et controverses, elles sont désormais suffisamment connues pour faire partie intégrante du paysage scientifique des sciences sociales, comme du reste d'autres disciplines également importées, grâce à des traductions qui trouvent sans trop de difficultés leur public naturel parmi les politologues, les historiens, les sociologues ou les anthropologues.

Comme le constatent les participants au colloque de 2006, la réception de la théorie postcoloniale paraît plus critique pour les études littéraires, bien que la littérature soit généralement considérée comme un « révélateur » de la « situation postcoloniale¹⁰ ». De même que les *cultural studies* dont elles sont largement issues, les études postcoloniales sont entrées tardivement dans la recherche française. Le manque évident de traductions explique sans doute pour une part le peu d'échos qu'ont reçu les grands textes de la théorie postcoloniale, restés largement inconnus jusqu'à une date récente. Avec pour le moins une vingtaine d'années de retard, les éditeurs français ou francophones¹¹ commencent à peine à publier les traductions d'essais de référence comme *Les Lieux de la culture* (2007) de Homi Bhabha, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* et *En d'autres mondes, en d'autres mots* (2009) de Gayatri Spivak, *Provincialiser l'Europe* (2010) de Dipesh Chakrabarty ou *L'Atlantique noir* (2009) de Paul Gilroy, depuis longtemps des classiques dans le monde anglophone et ailleurs. Comment imaginer, sauf à surestimer la maîtrise de l'anglais en France, que des penseurs aussi célèbres que Spivak et Bhabha n'aient pas été traduits plus tôt, et que la plupart de ces « classiques » restent marginaux dans la recherche française, quoi qu'on puisse penser de leur démarche ? Cette situation désastreuse, dans laquelle les éditeurs scientifiques, peu enclins à publier des traductions, ont une part importante de responsabilité, n'est pas propre aux études postcoloniales. Sans même parler des essais « classiques » de théorie littéraire générale lus et étudiés dans le monde entier d'I.-A. Richards, H. Bloom, J. Culler, T. Eagleton, les lecteurs français attendent toujours que certains livres importants sur la littérature française, originellement publiés en anglais (ou en d'autres langues), soient enfin traduits. Ceux des essais de Saïd, seul auteur largement traduit, quoique de manière parfois approximative, qui portent exclusivement sur

6. Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 1980 ; *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000 ; *Culture et résistance*, Paris, Fayard, 2004 ; *Humanisme et démocratie*, Paris, Fayard, 2005.

7. Jean-Loup Amselle, *L'Occident décroché*, Paris, Stock, 2009.

8. Jean-François Bayart, *Les Études postcoloniales, un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010.

9. Les actes ont été publiés sous le titre : *La Situation postcoloniale*, dir. Marie-Claude Smouts, Paris, Les presses de Sciences Po, 2007.

10. C'est le titre de la première partie de l'ouvrage précédemment cité, à laquelle ont contribué des anglicistes, Denise Coussy et Alexis Tadié, et un comparatiste, Jean-Marc Moura.

11. Comme les Éditions Amsterdam (pour G. Spivak, S. Hall, R. Williams, D. Chakrabarty, P. Gilroy) et la revue *Multitudes*, les éditions Payot (pour H. Bhabha, A. Appadurai), Le Serpent à Plumes (pour E. Saïd) ou encore Actes Sud (pour W. Soyinka et E. Saïd), qui font un remarquable et courageux travail de publication et de diffusion de traductions des auteurs anglophones du postcolonial, des *cultural studies* ou de la « gauche radicale ».

la littérature ou sur l'art, sans implication directe du politique, comme *The World, the Text and the Critic* (1983), *Beginnings* (1975) ou le très émouvant dernier recueil *On Late Style* (2003), attendent toujours leur traducteur. C'est donc bien surtout la dimension littéraire qui est négligée par les éditeurs comme par les critiques. Le déficit de traduction, hélas, ne saurait être imputé à une lecture des ouvrages dans leur langue d'origine. L'accès parfois difficile, même à Paris, aux livres en anglais dans le domaine de la critique littéraire, qui touche un public trop limité pour intéresser les diffuseurs, et même les bibliothèques, contribue largement au malentendu entre le monde anglo-saxon et la France, à juste titre souvent critiquée à l'étranger pour son « arrogance ». L'universalisme d'une critique française repliée sur elle-même est ainsi perçu comme la forme suprême du « provincialisme ».

Malgré la publication de *Littératures francophones et théorie postcoloniale*¹² en 1999 par Jean-Marc Moura qui, l'un des premiers en France, a rapproché les études francophones de la théorie postcoloniale anglophone, la critique, elle, se montre encore très réticente, voire ouvertement hostile au postcolonial, dont les fondements théoriques doivent pourtant beaucoup à la pensée française. C'est dans les études françaises et francophones qu'on peut ainsi observer les réticences les plus marquées, sur lesquelles on n'a pas manqué de gloser dans le monde anglophone. La situation des études littéraires francophones dans le champ universitaire français n'est sans doute pas pour rien dans l'oubli de la théorie postcoloniale. Si celle-ci est méconnue voire ignorée, c'est d'abord parce que les littératures dites « francophones » – appellation elle-même hautement problématique – du Maghreb, d'Afrique subsaharienne, des Antilles sont jugées « périphériques », voire « mineures » au regard de la littérature « française ». Parmi les auteurs « francophones », Senghor est jusqu'à présent le seul avec Philippe Jaccottet à avoir figuré au programme de l'épreuve de « composition française » des agrégations de lettres, alors que des écrivains d'origine indo-pakistanaise, antillaise ou canadienne sont régulièrement choisis pour l'agrégation d'anglais. Marginale dans les enseignements français, quoique centrale partout ailleurs, l'étude des littératures francophones doit encore lutter pour sa reconnaissance, encore fragilisée par des enjeux disciplinaires et institutionnels, puisqu'elle est en outre partagée et parfois disputée (si tant est qu'on se dispute la légitimité à traiter de Kateb Yacine ou d'Ahmadou Kourouma) entre les francisants et les comparatistes. Et, difficulté supplémentaire, l'étude des littératures francophones, qui incluent la Suisse et la Belgique et, dans une certaine mesure, le Québec, ne peut se limiter au champ postcolonial, à la différence des études anglophones qui impliquent sinon une histoire coloniale *stricto sensu*, du moins une histoire impériale. À toutes ces raisons s'ajoute celle du cloisonnement étroit des disciplines qui, lui, n'est pas propre à l'université française. Il faut mentionner le caractère, hélas, exceptionnel des collaborations entre anglicistes et francisants, par exemple.

Certes, il faut bien en convenir, l'appellation de « théorie postcoloniale » est elle-même à peu près aussi vague et généralisante que celles de « postmoderne », de « poststructuralisme » ou, surtout, de « French theory », qui réunit indistinctement Foucault et Derrida, Lyotard et Althusser, Deleuze et Baudrillard, Lacan et Barthes dans les universités anglophones. De la même façon et symétriquement, de ce côté-ci de l'Atlantique, Edward W. Saïd, Gayatri Spivak, Homi Bhabha, Robert Young, Paul Gilroy, Dipesh Chakrabarty, Arjun Appadurai

12. Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999.

– pour ne citer que quelques-uns des noms les plus connus – sont enrôlés sous une bannière commune, au mépris des différences méthodologiques et idéologiques dans leur travail. Le domaine des études postcoloniales est en réalité bien plus vaste et complexe que ne le laisse croire la présentation simplificatrice qu'en font leurs détracteurs français, et parfois même leurs défenseurs, si bien intentionnés soient-ils. Traversé par des courants de pensée multiples et diversifiés, en perpétuelle évolution, transformation et même recomposition, le postcolonial est loin de constituer un champ unifié et stable, comme le donne à croire le singulier « la théorie postcoloniale ». Il se situe d'ailleurs au carrefour de différents champs théoriques – études « culturelles », études « subalternes », études de « race », études de « genre », « écocritique », etc. –, qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement mieux reçus, ou même connus des littéraires, qui leur reprochent volontiers une approche jugée communautariste. Mettant en œuvre leur propre critique interne, les études postcoloniales sont pourtant depuis une vingtaine d'années le théâtre de débats et d'affrontements de pensées et de méthodes que, faute d'information et de traductions, la France, à la différence du reste du monde, tend le plus souvent à ignorer ou à mépriser au nom de l'universalisme dont elle se veut le porte-parole. Certains théoriciens nord-américains proclament déjà la fin de la théorie postcoloniale, désormais comprise selon eux par les *global studies*, qui font à leur tour l'objet d'une reconnaissance institutionnelle grâce aux départements, séminaires, colloques et publications qui leur sont dédiés. L'heure serait ainsi à la *world literature*, d'ailleurs trompeusement rebaptisée en français « littérature-monde » par Jean Rouaud et Michel Le Bris dans le manifeste de 2007¹³.

Pourtant, cette réception tardive et frileuse des études postcoloniales par les littéraires pourrait paradoxalement se révéler comme une chance, puisqu'elle permet une réflexion critique à distance. Il est en effet possible aujourd'hui de reconnaître le rôle décisif joué par la théorie postcoloniale dans l'étude des littératures de langue anglaise, espagnole, portugaise, néerlandaise mais aussi française, sans pour autant faire acte d'allégeance à une quelconque doctrine – si tant est qu'un corps de doctrine puisse se dégager des voies multiples suivies par la recherche en contexte anglophone. Le temps est venu d'un bilan critique, à la faveur d'une meilleure connaissance du champ dans toute sa richesse et sa diversité.

Historiens, politologues et sociologues, américains comme français, interprètent l'échec de la théorie postcoloniale en France comme un refoulement du passé colonial de la République, d'ailleurs à l'origine de la « fracture coloniale¹⁴ ». Au-delà du travail de mémoire que doit accomplir la société tout entière, c'est aussi une nécessité pour la théorie de la littérature que de s'interroger sur le sens de cette tache aveugle, qui touche aux fondements épistémologiques et méthodologiques du discours critique sur la littérature dans son rapport à l'Histoire. Mais la critique anglophone, qui dénonce avec justesse la « critique de la raison postcoloniale¹⁵ » que la pensée française n'aurait pas poussée assez loin, n'en doit pas moins effectuer elle aussi sa propre critique. La tache aveugle de la théorie postcoloniale, elle, est plutôt à rechercher du côté du *texte*. Le rejet de la théorie postcoloniale en France tient certes au déni de l'Histoire

L'oubli du texte postcolonial

13. Jean Rouaud, Michel Le Bris, *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

14. Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire, *La Fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

15. Selon le titre du livre de Gayatri Spivak, *A Critique of Postcolonial Reason: Toward a History of the Vanishing Present*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1999.

coloniale. Mais il fait néanmoins pendant outre-Manche et outre-Atlantique à un autre déni, celui du texte. Ce déni a également partie liée avec l'Histoire. L'un des principaux reproches adressés par les historiens français à la théorie postcoloniale concerne en effet sa vision surplombante de l'Histoire, qui affecte le rapport aux textes. Pour la guerre d'Algérie, par exemple, Benjamin Stora critique les thèses de Robert J.C. Young qui dans son ouvrage monumental (non traduit) *Postcolonialism: an Historical Introduction*¹⁶, tend à étudier les différentes communautés de l'Algérie coloniale sur les mêmes bases. Les juifs d'Algérie, comme Derrida, sont ainsi réunis sous la catégorie des « colonisés » au même titre que les « indigènes » musulmans, ou l'élite restreinte des « Français musulmans ». Ou encore, Young tend à assimiler l'histoire du Maghreb tout entier à l'histoire de l'Algérie, au mépris des spécificités de la colonisation en Tunisie et au Maroc. Comment confondre la situation d'Albert Memmi, de Jacques Derrida et d'Edmond El Maleh ? Ou encore celle de Derrida et de Khatibi ? Le point de vue généraliste adopté par la théorie postcoloniale procède d'une lecture insuffisamment contextualisée des œuvres et, inversement, il a pour effet d'abstraire ces mêmes œuvres de leur contexte, essentiel pour comprendre leur genèse, par exemple. Parmi les explications possibles à une « exception française » aux études postcoloniales, il y a donc peut-être le souci du *texte* dans son historicité et sa matérialité (c'est-à-dire dans ses différents états, des premiers scénarios et brouillons jusqu'à l'édition supposée « définitive ») qui produit un net clivage entre les approches critiques « continentales » et anglo-saxonnes.

Outre-Atlantique, la théorie postcoloniale est souvent présentée comme une rupture avec le dogme « structuraliste » de la « clôture du texte » sur lequel se fonde la déconstruction pratiquée par Paul de Man et les lecteurs de Derrida dans les départements de français. La situation est en réalité plus compliquée puisque les postcolonialistes pratiquent eux aussi, à leur manière, la déconstruction : Spivak a traduit *De la grammatologie* de Derrida. Il n'en est pas moins vrai que la théorie postcoloniale rétablit la part de l'auteur, de la réalité sociohistorique, du référent culturel, du lectorat, etc. dans une critique « externe » des œuvres, à tel point que, à force de s'ouvrir sur le monde, le texte finit par passer au second plan, ou même par s'effacer. Mais ce n'est pas pour autant que l'avant-texte est pris en considération par une analyse qui ne se préoccupe généralement pas du tout du processus de la production. Malgré la référence omniprésente, et pour ainsi dire incantatoire, au « texte postcolonial », la critique anglophone ne prend pas non plus en compte le « matériau verbal » concret du texte, la textualité même des œuvres, qui font l'objet d'une interprétation à visée idéologique, même si celle-ci a volontiers recours aux catégories de la linguistique saussurienne. Interdisciplinaires, ancrées dans les *cultural studies* et les sciences sociales, les études postcoloniales peuvent donc paraître très éloignées du texte dans sa dimension formelle et *a fortiori* génétique. Bien plus que la littérature, c'est le contexte idéologique, sociohistorique ou sociopolitique qui prime, sans que le processus créateur soit pour autant explicitement abordé. Et lorsque l'imaginaire est directement pris en compte, il fait l'objet d'une thématique plus que d'une stylistique. À consulter le sommaire des grands classiques de la théorie postcoloniale en langue anglaise, aussi bien que les innombrables manuels, introductions, lexiques, dictionnaires, anthologies à destination des étudiants, on ne peut qu'être frappé de l'absence des notions critiques relatives au texte. Les formes historiques des

16. Robert J.C. Young, *Postcolonialism: An Historical Introduction*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2001.

genres : tragédie, comédie, épopée, poésie lyrique... – hormis le roman, décliné en ses sous-genres du roman historique ou du roman de formation – ne font que rarement l'objet d'une réflexion spécifique. Il existe certes des essais sur les structures narratives du roman, sur la tragédie ou, plus récemment, sur l'autobiographie en contexte postcolonial, mais l'immense majorité des publications dans le domaine paraît tout simplement ignorer la problématique des genres, à laquelle elles préfèrent tout naturellement celle du *genre*.

Certes, les critiques anglo-saxons se réfèrent fréquemment au « texte postcolonial ». Mais encore faut-il savoir ce qu'il faut entendre par là. Pourtant, au-delà des acceptions littérales du texte, il faut prendre en considération les usages métonymiques et métaphoriques. Lorsque Spivak, Bhabha et leurs disciples, lecteurs de la *French theory*, abordent la portée intertextuelle, par exemple, c'est pour invoquer de manière toute barthésienne le *Texte* dans son sens le plus large, au-delà des œuvres. De manière très significative, l'un des rares articles explicitement consacrés à la « textualité » dans les littératures postcoloniales¹⁷ ne fait que résumer les conceptions « structuralistes » du texte en s'appuyant sur Barthes, Kristeva, Althusser ou Derrida, sans véritablement entrer dans la question d'une éventuelle spécificité du texte postcolonial. Mais ils donnent avant tout des connotations sociopolitiques au mot, qui fonctionne alors comme un synonyme de *discours*. Par « texte postcolonial », il faut souvent entendre, métonymiquement, le discours dont les lecteurs de Foucault procèdent à l'« archéologie ». Edward Saïd lui-même, pourtant plus proche des textes que ses disciples par sa formation littéraire, revendique sa dette à l'égard de Foucault, même s'il lui est à bien des égards infidèle¹⁸. Sa lecture des textes orientalistes, et en particulier des textes « littéraires » de Flaubert ou Loti aussi bien que de Kipling ou de Conrad, est placée sous le signe du discours colonial, par lequel l'Occident « invente » l'Orient selon une formule célèbre : « l'Orient a presque été une invention de l'Europe, depuis l'Antiquité lieu de fantaisie, plein d'êtres exotiques, de souvenirs et de paysages obsédants, d'expériences extraordinaires¹⁹ ». Saïd place ainsi sur un même plan les articles de journaux, les essais de Gobineau ou de Renan, les journaux de voyages de Flaubert ou de Fromentin, *Salammbo* et *Aziyadé*. Citant *L'Archéologie du savoir*, mais s'inspirant en réalité surtout de *L'Ordre du discours*, Saïd associe en définitive l'orientalisme à un *discours* qui, comme tel, exerce un *pouvoir*, et auquel il oppose un « contre-discours » : « Orientalism “writes back” at an imperial discourse from the position of an oriental », souligne l'anthropologue James Clifford²⁰, citant une formule célèbre de Salman Rushdie reprise par Ashcroft, Griffiths et Tiffin dans l'essai fondateur de la théorie postcoloniale²¹.

Cette situation peut sembler d'autant plus surprenante que la tradition critique de langue anglaise avant les études postcoloniales a toujours fait une large place à la poétique, dans une perspective théorique aussi bien qu'historique. Les grands ouvrages de la théorie littéraire, à défaut de traiter de la génétique des textes, étrangère à la tradition des *English studies*,

17. Henry Schwarz, dans E. Bergmann Loizeaux et N. Fraistat (éd.), *Reimagining textuality: Textual studies in the Late Age of Print*, Madison, University of Wisconsin Press, 2002.

18. Dominique Combe, « Théorie postcoloniale, philologie et humanisme. Situation d'Edward Saïd », *Littérature*, n° 154, 2009.

19. Edward Saïd, *L'Orientalisme*, op. cit., p. 13.

20. *The Predicament of Culture*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1988, p. 266.

21. *The Empire Writes back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, London, Routledge, 1989.

comportent tous de substantiels développements sur la distribution et la hiérarchie des genres et des formes. La tradition aristotélécienne, qui continue à fonder la définition des grands genres occidentaux, a fait l'objet de travaux majeurs dans le contexte de la littérature anglaise romantique, par exemple²². Il n'est donc guère possible d'imputer le silence qui entoure la genèse formelle du texte littéraire dans la critique postcoloniale anglophone à une tradition différente de celle, par exemple, de la critique française ou allemande qui, dans le prolongement de la *Poétique* d'Aristote relue à travers l'*Esthétique* de Hegel, place les genres au centre de la théorie littéraire. La déconstruction à la manière de Paul de Man, qui s'appuie volontiers sur les variantes textuelles, aurait pu elle-même conduire sinon à la génétique, du moins à la philologie, comme l'observe très justement Michel Espagne²³.

Mais cette relative indifférence, ou plutôt inattention au texte comme tel et à sa genèse, n'est pas le seul fait des études postcoloniales dans le contexte anglophone. Il faut en effet souligner que les travaux consacrés aux littératures postcoloniales dans le monde francophone ne se soucient guère de la stylistique, du statut du texte et encore moins de l'avant-texte. Il n'existe à ce jour qu'un petit nombre d'ouvrages abordant de manière synthétique les littératures du Maghreb, d'Afrique subsaharienne, des Antilles selon des perspectives génériques ou formelles, et aucun selon la génétique textuelle. De manière plus générale, l'écriture semble un peu négligée par les études francophones, qui tendent encore (trop) souvent à réduire le texte à un document que la lecture traverse pour atteindre à la portée historique ou sociopolitique. Malgré les appels à une stylistique et une poétique des textes francophones²⁴, les études francophones et postcoloniales, même en France, ont tendance à négliger les approches centrées sur le « matériau verbal ». Faut-il en conclure pour autant que cette omission, ce « blanc » du texte et de l'avant-texte, est imputable à l'approche, voire à l'objet postcolonial lui-même ?

Vers une genèse du texte postcolonial

Cette indifférence à la génétique textuelle, en miroir de l'indifférence française à la théorie postcoloniale, est révélatrice de traditions critiques différentes, pour ne pas dire antagonistes, en raison du statut du texte et de l'avant-texte. Car c'est l'ensemble des études littéraires anglophones, et pas seulement postcoloniales, qui se montre indifférent, voire hostile à l'approche génétique, soupçonnée d'être « *untheoretical* », un défaut jugé rédhibitoire. La situation repose sur un malentendu dû là encore, comme pour le postcolonial en France, au manque de traductions²⁵. La critique anglo-saxonne, nourrie de la *French theory*, a tendance à considérer la génétique comme la résurgence d'une philologie positiviste jugée obsolète et dépassée, au nom d'un primat du « théorique ». Il est significatif, par exemple, que les manuels ou synthèses sur la *literary theory* proposés aux étudiants et aux apprentis chercheurs fassent systématiquement l'impasse sur l'approche génétique, alors même qu'ils

22. voir par exemple M.H. Abrams, *The Mirror and the Lamp. Romantic Theory and the Critical Tradition*, Oxford, Oxford University Press, 1953.

23. Michel Espagne, *De l'archive au texte, recherches d'histoire génétique*, op. cit., 1998, p. 26.

24. Michel Beniamino, *La Francophonie littéraire*, Paris, Karthala, 1999 ; Dominique Combe, *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995 ; Samia Kassab-Charfi (éd.), *Altérité et mutations dans la langue. Pour une stylistique des littératures francophones*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2010.

25. Un des rares ouvrages d'initiation à la génétique en anglais : *Genetic Criticism. Texts and Avant-Textes*, ed. Jed Deppman, Daniel Ferrer and Michael Groden, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2004.

consacrent de substantiels chapitres à des méthodes également importées de la tradition française, comme la sociocritique ou la sociologie de la littérature inspirée de Bourdieu. Il n'existe pour ainsi dire que très peu, ou pas de recherche dans le monde anglo-saxon sur la genèse des textes postcoloniaux. On observe que même les chercheurs anglophones qui travaillent sur les littératures de langue française, dans des centres pourtant très réputés, aux publications souvent prestigieuses – Oxford, Cambridge, Leeds, Liverpool, Duke, Cornell, Toronto, etc. – ne prennent pas davantage en compte la dimension génétique, alors même qu'ils sont très familiers de la théorie française, qu'ils connaissent « de l'intérieur », à la différence des postcolonialistes du domaine anglophone. Pourtant, tout est affaire de perspective. Certains éléments de la théorie postcoloniale, qui concernent en quelque sorte malgré eux, ou de manière impensée, le processus d'écriture, pourraient en effet nourrir des perspectives génétiques, et faire ainsi converger des approches séparées par les traditions critiques, notamment dans leur rapport au texte. Il n'en faudrait sans doute pas beaucoup pour redonner une existence, et même une consistance au texte postcolonial et à ses avant-textes, sur la base même de la théorie postcoloniale.

Elleke Boehmer, qui anime un important séminaire postcolonial à Oxford, consacre le premier chapitre de son ouvrage de synthèse, régulièrement réédité comme un « classique » : *Colonial and Postcolonial Literature* (1995), à « l'écriture dans l'Empire », sous le titre « Impérialisme et textualité ». Mettant en évidence le continuum de la vie sociale à la production littéraire, elle montre de manière très convaincante que, avant de produire les grands romans de Defoe, Kipling ou Conrad, l'Empire s'établit littéralement sur des textes : décrets, actes administratifs ou juridiques, manuels scolaires ou religieux, mais aussi correspondances, chroniques, journaux, qui sont donnés à lire aux « indigènes », grâce à l'enseignement des langues européennes, mais aussi et surtout aux métropolitains, nourris par ces textes omniprésents qui modèlent et forment leur conscience et leur imaginaire. Les cartes elles-mêmes, qui jouent un rôle décisif dans la géopolitique coloniale, contribuent à une « textualisation » de l'expansion coloniale par la toponymie. L'idée que la domination coloniale est d'abord un fait « textuel » qui se trouve au cœur de la théorie postcoloniale, appelle tout naturellement à la recherche et à l'étude des archives coloniales, en vue d'une analyse des processus de création, sur la base d'un continuum textuel.

À un deuxième niveau, lire et analyser les œuvres littéraires publiées par des écrivains nés ou travaillant dans le système colonial, métropolitains ou « indigènes », conduit à mettre directement en relation l'écriture avec le substrat de cette textualité impériale. Il est clair que Kipling, Rider Haggard, E.M. Forster, l'auteur de *A Passage to India*, Conrad écrivent leurs récits à partir du contexte créé, en deçà de la littérature, par le réseau des textes coloniaux, dont la théorie s'efforce de dégager les structures. Cette étude contextuelle, dans laquelle la dimension sociopolitique et idéologique joue un rôle capital, n'est pas foncièrement différente de celle que conduit l'histoire littéraire dédiée à la littérature anglaise (ou française) au sens restreint. L'apport méthodologique le plus important de la théorie postcoloniale tient plutôt à la prise en compte d'auteurs et d'œuvres qui ne paraissent pas directement liés à la situation coloniale ou impériale. La théorie postcoloniale déconstruit ainsi des œuvres de fiction qui ne font qu'indirectement allusion à la situation coloniale, par le jeu d'actions, d'événements, de personnages liés par leur histoire personnelle aux structures socio-économiques de l'Empire. Edward Saïd montre cette relation indirecte dans *Culture et impérialisme* à partir

de l'exemple des romans de Jane Austen, *Mansfield Park*, de Charlotte Brontë, *Jane Eyre*, de Dickens, *Great Expectations* ou de William Thackeray, *Vanity Fair*. Ces romans, qui constituent le « canon » de la littérature anglaise, se fondent sur la textualité impériale pour la transposer et la sublimer, et sont donc inséparables de l'Empire qui les a produits. Pour la théorie postcoloniale, il existe certes une différence de nature entre les contes, les nouvelles de Kipling, ou son roman *Kim*, et le discours prononcé en 1835 par l'historien Macaulay, idéologue de l'impérialisme, pour promouvoir l'enseignement de la langue anglaise aux Indes, mais tous participent du même continuum du texte colonial (ou postcolonial), qu'ils « réécrivent ».

À un troisième niveau, la critique postcoloniale, s'inspirant de Bakhtine, de Kristeva et de Genette, développe largement l'idée d'intertextualité ou d'hypertextualité, qui paraît devoir rapprocher l'analyse du fonctionnement concret du texte littéraire²⁶. Sont ainsi décrites et analysées les stratégies de détournement et de subversion des motifs, des formes et des genres par le jeu de la parodie et de la réécriture des textes classiques du « canon » occidental qui participent de l'entreprise coloniale, comme *The Tempest*, *Robinson Crusoe*, *Jane Eyre* ou encore *Heart of Darkness*. Ces analyses ne visent pas seulement la relation intertextuelle aux œuvres sources, mais aussi le discours social qui les fonde, dans le processus de l'écriture. À travers Shakespeare relu et réécrit par Wilson Harris, Derek Walcott ou Aimé Césaire, Defoe par J.M. Coetzee, Charlotte Brontë par Jean Rhys, ou encore Conrad par V.S. Naipaul, Saïd, Spivak, Bhabha et leurs héritiers font aussi apparaître la genèse du discours social.

Ainsi, par un simple changement de perspective, il semble possible de rassembler les éléments qui concernent le processus d'écriture lui-même, comme du reste nombre de critiques l'ont fait pour le corpus francophone, par exemple à propos du *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire²⁷. Les entretiens avec les écrivains, par exemple, donnent matière à de très intéressantes publications, au point de constituer un genre majeur pour les études postcoloniales, comme le montrent les entretiens de journalistes ou de critiques avec Walcott, Soyinka, Rushdie ou autres. Certes, la genèse des œuvres et, plus généralement, le processus créateur n'intéresse guère les éditeurs, qui orientent les questions vers la situation sociale, les choix politiques, le rapport au public, plutôt que vers le travail d'écriture proprement dit. Mais l'intérêt pour la question de la langue d'écriture, du bi- ou du multilinguisme, de la diglossie, si important pour la théorie postcoloniale²⁸, est susceptible, mieux que tout autre, d'être traité en profondeur grâce au matériau de la genèse, comme cela est fait pour Beckett ou Celan, par exemple, ou encore Cioran. C'est dans cette direction que va, précisément, le

26. Sur l'intertextualité dans la genèse : « Génétique, intertextualité et histoire littéraire », entretien de Pierre-Marc de Biasi et Anne Herschberg Pierrot avec Antoine Compagnon, *Genesis*, n° 30, « État des lieux », 2010, p. 55-57.

27. Ainsi de la comparaison des éditions successives du *Cahier d'un retour au pays natal* par Lilian Pestre de Almeida : *Aimé Césaire. Une saison en Haïti*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010. Même si la réflexion, qui montre l'influence décisive du séjour de Césaire en Haïti sur la genèse du poème, ne se réfère pas directement aux acquis de la génétique, elle n'en est pas moins proche par l'esprit, préparant en quelque sorte l'édition critique et génétique en cours pour la collection « Planète libre » coordonnée par James Arnold.

28. Voir par exemple Bill Ashcroft : *Caliban's Voice. The Transformation of English in post-colonial Literatures*, London, Routledge, 2009.

travail accompli par les éditeurs des œuvres de Rabearivelo²⁹. Dans sa thèse³⁰ inédite sur le bilinguisme du poète malgache, Claire Riffard, s'appuyant sur les documents de genèse, a pu montrer que loin de consister dans une simple traduction du malgache vers le français et réciproquement, la poésie de Rabearivelo s'est écrite de manière simultanée, c'est-à-dire vraiment bilingue (voir fig. 1 et 2). Le recours à la genèse se révélerait du plus grand intérêt pour nombre d'écrivains postcoloniaux réputés bilingues, comme Rachid Boudjedra. Et sans même parler de bilinguisme, il est clair que les documents de genèse apportent un matériau d'une richesse inestimable pour une analyse linguistique et stylistique des phénomènes polyphoniques et du contact des langues, qui est le plus souvent un trait dominant des littératures postcoloniales, en français comme en d'autres langues. Ainsi de la présence d'un « sous-texte » (dans le sens où la critique anglophone parle de « *sub-text* ») arabe dialectal égyptien chez Albert Cossery. Il y a beaucoup à attendre, en ce sens, des travaux conduits sur Ahmadou Kourouma pour « Planète libre », en vue d'un examen critique des propos du romancier sur l'écriture du malinké en français ; ou du rapport de Césaire au créole, par exemple. Les discussions bien connues autour du choix du romancier kenyan Ngugi wa Thiong'o de renoncer à l'anglais pour écrire en kikuyu, sa langue maternelle, comme celui, inverse, du Nigérien Chinua Achebe pour l'igbo, seraient assurément éclairées par l'étude des états des textes. Tous ces éléments participent activement de la genèse au sens large, bien que la pensée critique postcoloniale considère presque exclusivement le texte publié dans son état supposé définitif. Ils doivent contribuer à rapprocher la théorie postcoloniale de la génétique textuelle, qui permet de rendre toute sa textualité à l'œuvre en la réinscrivant dans son devenir. Paradoxalement, c'est la génétique qui consacre l'existence d'un texte postcolonial.

DOMINIQUE COMBE est Professeur à l'École normale supérieure. Ses travaux portent sur la théorie littéraire, la poétique des littératures francophones et postcoloniales, la poésie française des XIX^e et XX^e siècles. Dernier livre publié : *Littératures francophones : questions, débats, polémiques* (PUF, 2010).

Dominique Combe, dominique.combe@ens.fr

29. Jean-Joseph Rabearivelo, *Œuvres complètes*, t. I, éd. Serge Meitinger, Liliane Ramarosoa et Claire Riffard, Paris, CNRS Éditions, coll. « Planète libre », 2010.

30. Claire Riffard, « Mouvements d'une écriture : la poésie "bilingue" de *Presque-Songes* et *Traduit de la nuit*, de J.-J. Rabearivelo », Directeurs de recherche : X. Garnier et L. Ramarosoa, Paris XIII, 2006, 634 p.

Djevalana, diavolana — dia nahoana ?

haho, toy mita tana-va intsony alo
ka hita ahy rahavavim - hahaba any alatrano
atontan'ny sakontan'ny antizivany
hiampy ny zanako mendra-patotiny alo,
any mihy tsy, meromaro hovin'ny ahy ny vadiko
mandra - jiovan'ny volana
ho tena izy ho anay
eo am - jidivana ny vao maraina
izy hahatratra anay eo ambon'ny torimaso

Pour avoir mis le pied

Je suis un homme prêt,

Jules Supervielle Nadika Tambo

Samany, ny alina 1

XXXI

Clair de lune, clair de lune — et après ?

Hoi, je me suis plus assés jeura
pour chercher une œuv' lunaire dehors
après les ronds enfantins :
je tiendrai mes enfants dans mes bras, j'ai à ce
et il est des livres que je lirai avec
jusqu'à ce que la lune change
et devienne pour moi elle-même
en l'attente de l'aube
qui nous surprendra aux rires de sommeil

Traduit de
Images, la nuit 1

Kintana laka laka

mandroso eo ambon'ny hahatin'ny lantao —
voankazo na inona, hahatratra eo ambon'ny
tana'alahy ny alina ?

Mandroso, mandroso,
dia tra zany papango ahian'antizy matro.

Tia oady manatona no mamalavatra,
vety lako hoatry ny voankazo hifotika,
toaga zavona, toaga foto, mihakely :
ty inona intsony la lalan - diambira
manatona ny fitanana manan'ny kenda'ny hampy
izy alitana schamp ny fampitahana
be voninalatry ny maraina
tongatona

Une étoile pour se
évalue dans la profondeur de la nuit
quelle fleur de sang éclot en la prairie de la nuit

Evolve, évolue,
puis devient comme un oiseau volant

Parait s'approcher et s'éloigne à la fois,
perd sa couleur comme une fleur pâle, se fond
devenant nuage, devient blanc, se redit
n'est plus qu'une pointe de diamant
trouvant le miroir bleu du zénith
où l'on voit déjà le lever du jour
un matin nuageux

Hop, hoalavo toy hita inona

ny any ambon'ny antizivany ny rindrin'ny alina,
ny mihy tsy ny mofa rohonon'ny volana ?
Rahampitso maraina,
valufa nantositra izy,
dia hivy dia-nify mihy na eo.

Rahampitso maraina,
ny elona any mamamo nantositry ny alina
ny ny elona any mihy tsy,
haha mihy tsy ny volana,
dia hivy tsy hivy mihy tsy - dra
ny voamenan'izy izy mihy tsy - dra
mihy tsy any ambon'ny lantatra matro.

Quel rat, invincible
venu de la nuit, de la nuit
qui note le cadeau laché de la lune ?
Demain matin,
quand il se sera enfui
il y aura la trace de dents sanglantes

Demain matin
loup qui se sont enroulés toute la nuit
et ceux qui ont torturé du feu,
en regardant la lune,
balbutieront ainsi
à qui est cette pièce de bois
qui roule sur la table verte ?

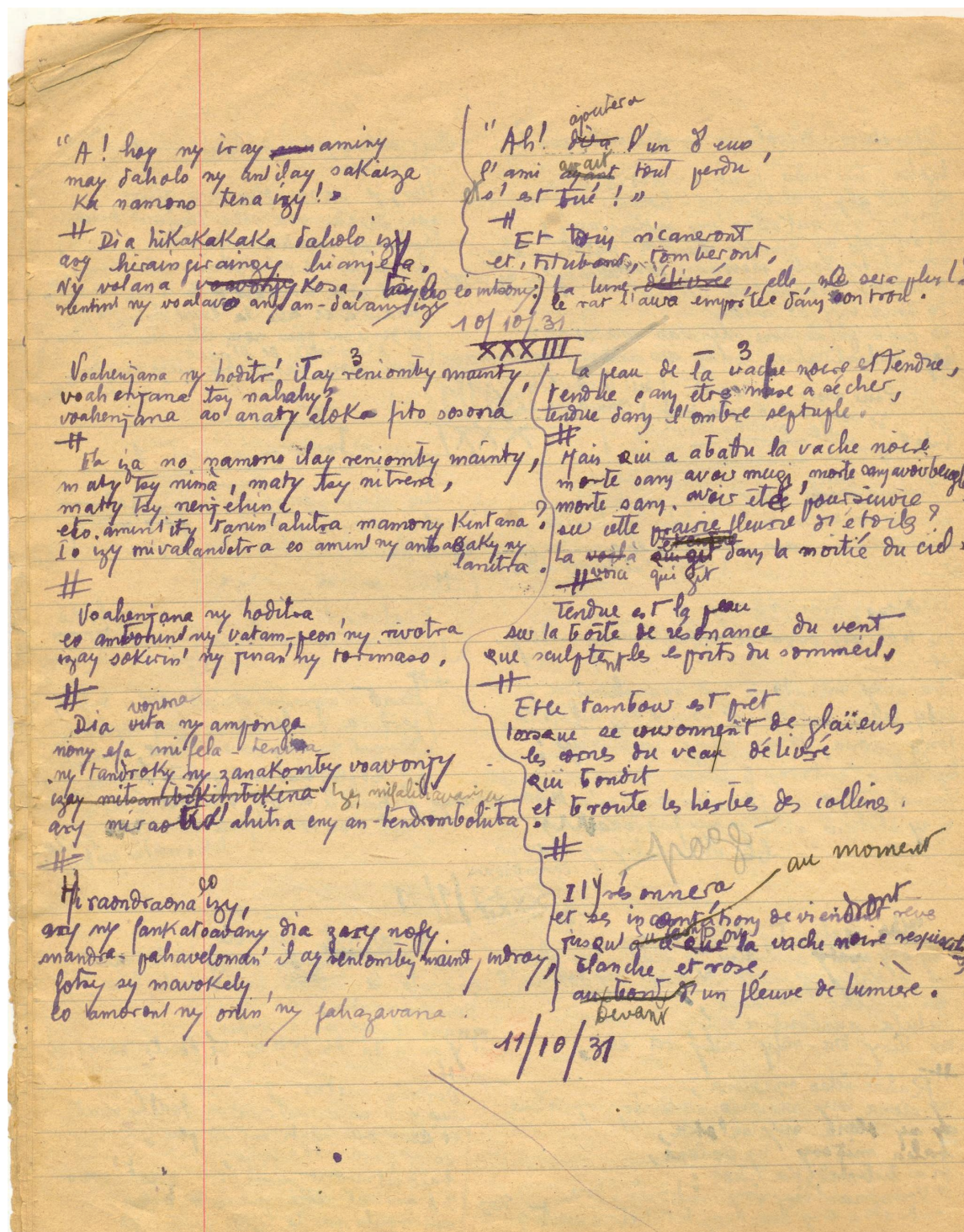


Fig. 1 et 2 : Jean-Joseph Rabearivelo, deux premiers feuillets du brouillon manuscrit du recueil poétique bilingue *Traduit de la nuit/Nadika tamin' ny alina*, dont le texte figure à la suite de celui du recueil poétique bilingue *Presque-Songes/Sari-nofy* sur un cahier d'écolier de cinquante pages écrit recto verso. Poèmes datés des 29 septembre 1931, 10 octobre 1931 et 11 octobre 1931. © Famille Rabearivelo. Numérisation : Association des amis de Mantaux. Manuscrit original conservé au Centre culturel français d'Antananarivo (Madagascar)

« Le texte postcolonial n'existe pas »

La théorie postcoloniale du monde anglophone paraît étrangère à l'idée même d'une génétique des textes. Un malentendu persistant divise la critique postcoloniale du monde anglo-saxon et la critique française, encore souvent hostile à une approche interdisciplinaire considérée comme trop générale et, surtout, idéologique. Le rapport au texte est sans doute l'une des raisons majeures de ce malentendu. Négligeant, oubliant même la textualité des œuvres, la critique postcoloniale les traverse pour accéder aux idéologies et aux situations sociopolitiques qui président à leur naissance. Alors même qu'elle reproche à la critique génétique son défaut de « théorie », la critique postcoloniale met en place nombre d'éléments susceptibles de nourrir une réflexion sur la genèse : textualité de l'univers colonial comme « discours », procédés d'intertextualité et de réécriture, rôle du bilinguisme et des langues en général dans la définition d'un corpus spécifique, etc. Ces éléments, centraux dans la théorie postcoloniale, sont susceptibles d'être repensés en termes de genèse. Cette convergence de la génétique et des études postcoloniales, outre sa portée heuristique, devrait permettre un examen critique, à distance, des apports de la théorie postcoloniale.

Anglophone postcolonial theory appears completely alien to textual genetics. There remains a misunderstanding that divides Anglophone postcolonial criticism and French criticism, which is still often adverse to an interdisciplinary approach considered too general and moreover too ideological. One of the main reasons for this disagreement is a difference in attitude towards the text. Postcolonial criticism overlooks and even forgets the works' textuality, and runs through them in order to get to the ideologies and sociopolitical situations that governed their creation. Even though postcolonial criticism reproaches genetic criticism for its lack of "theory", it sets up a number of elements liable to enrich a reflection on the genesis of the text: the textuality of the colonial world as "discourse", intertextuality and rewriting processes, the role of bilingualism and of languages in general in the definition of a specific corpus, etc. These elements, central in postcolonial theory, can be reconsidered in terms of genesis. Beyond its heuristic impact and with the benefit of hindsight, this convergence of textual genetics and postcolonial studies should allow a critical examination of postcolonial theory contributions.

Die postkoloniale Theorie der englischsprachigen Welt sträubt sich gegen die Idee einer Textgenetik. Ein anhaltendes Missverständnis scheidet die postkoloniale Kritik der angelsächsischen Welt und die französische Kritik, die wiederum häufig noch immer Vorbehalte gegen einen interdisziplinären Ansatz hegt, welchen sie für zu allgemein und vor allem zu ideologisch hält. Das Verhältnis zum Text ist zweifelsohne einer der Hauptgründe für dieses Missverständnis. Die Textualität der Werke vernachlässigend oder sogar ignorierend, durchforstet die postkoloniale Kritik diese auf darin schlummernde Ideologien und gesellschaftspolitische Situationen, die deren Genese vorausgehen. Auch wenn diese der genetischen Kritik einen Mangel an „Theorie“ vorwirft, stellt die postkoloniale Theorie eine Reihe Elemente bereit, die eine Reflexion ihrer Genese nahelegen: Textualität des kolonialen Universums als „Diskurs“; Verfahren von Intertextualität und Überarbeitung; die Rolle der Zweisprachigkeit und allgemein von Sprache bei der Definition eines bestimmten Textkorpus, usw. Es ist naheliegend, diese für die postkoloniale Theorie zentralen Elemente vor dem Hintergrund der Genetik zu reflektieren. Diese Konvergenz von Genetik und postkolonialen Studien könnte, neben ihrer Rolle als Heuristik, eine kritische Überprüfung, aus der Distanz, der postkolonialen Theorieelemente erlauben.

La teoría postcolonial del mundo anglófono pareciera no tener nada que ver con la idea de una genética de los textos. Un malentendido persistente divide la crítica postcolonial del mundo anglosajón y la crítica francesa, todavía hostil con frecuencia a todo enfoque interdisciplinario, considerado como demasiado general y, sobre todo, ideológico. La relación con el texto es sin duda uno de los motivos mayores de ese malentendido. Descuidando, e incluso ignorando la textualidad de las obras, la crítica postcolonial los atraviesa para acceder a las ideologías y a las situaciones sociopolíticas que han condicionado su surgimiento. Al mismo tiempo que le reprocha a la crítica genética su falta de "teoría", la crítica postcolonial maneja numerosos conceptos susceptibles de enriquecer la reflexión acerca de la génesis: textualidad del universo colonial en tanto que "discurso", procedimientos de intertextualidad y de reescritura, papel del bilingüismo y de las lenguas en general en la definición de un corpus específico. Estos elementos centrales de la teoría postcolonial pueden ser reelaborados en términos de génesis. La convergencia de la genética y los estudios postcoloniales, más allá de sus alcances heurísticos, abre la posibilidad de un examen crítico, distanciado, de los aportes de la teoría postcolonial.

La teoria postcoloniale del mondo anglofono pare estranea all'idea stessa di genetica dei testi. Un persistente malinteso divide la critica postcoloniale del mondo anglosassone e la critica francese, spesso ancora ostile a un approccio interdisciplinare perché considerato troppo generale e soprattutto ideologico. Il rapporto con il testo è senza dubbio una delle ragioni principali di questo malinteso. Nel trascurare e persino dimenticare la testualità delle opere, la critica postcoloniale passa loro attraverso, interessata piuttosto alle ideologie e alle situazioni sociopolitiche che contribuiscono alla loro nascita. Proprio mentre rimprovera alla critica genetica il suo difetto di teoria, la critica postcoloniale mette in gioco un certo numero di elementi in grado di sviluppare una riflessione sulla genesi: testualità dell'universo coloniale come "discorso", processo d'intertestualità e riscrittura, ruolo del bilinguismo e delle lingue in generale nella definizione di un corpus specifico, ecc. Questi elementi, centrali nella teoria postcoloniale, possono essere ripensati in termini di genesi. Questa convergenza della genetica e degli studi postcoloniali, oltre la sua portata euristica dovrebbe permettere un esame critico, a distanza, dei contributi della teoria postcoloniale.

A teoria post-colonial do mundo anglófono sabe a estranha no conceito de genética dos textos. Um persistente equívoco divide a crítica post-colonial anglo-saxónica e a crítica francesa, frequentemente hostil a uma abordagem interdisciplinar que considera demasiado geral e, mais ainda, ideológica. O contacto com o texto é sem dúvida uma das razões essenciais desse equívoco. Pouca importância atribuindo à textualidade das obras, a crítica post-colonial passa por elas a caminho das ideologias e das situações sociopolíticas que as originam. Ao mesmo tempo que acusa a falta de "teoria" da crítica genética, a crítica post-colonial lança mão de um certo número de elementos susceptíveis de alimentar a reflexão sobre a génese: textualidade do universo colonial enquanto "discurso", processos de intertextualidade e de reescrita, papel do bilinguismo e as línguas em geral na definição de um corpus específico, etc. Estes elementos, centrais para a teoria post-colonial, são susceptíveis de serem repensados em termos de génese. Essa convergência da genética e dos estudos post-coloniais, para além do seu alcance heurístico, deveria permitir um exame crítico, à distância, dos resultados da teoria post-colonial.